



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

Abdelmalek Sayad : la découverte de la sociologie en temps de guerre / Tassadit Yacine, Yves Jammet et Christian de Montlibert
éd. Éditions nouvelles C. Defaut, 2013
cote : 59.493

Tassadit Yacine, anthropologue, spécialiste du monde berbère, directrice d'études à l'EHESS, Yves Jammet, chercheur à la cité de La Villette et Christian de Montlibert, professeur émérite de sociologie à l'Université de Strasbourg, ont souhaité rendre hommage à la mémoire de leur collègue, le sociologue algérien Abdelmalek Sayad, prématurément disparu en 1998.

Né en 1933 à Aghbala, village de la commune mixte de Beni-Djellil, en Basse-Kabylie, fils d'un petit employé de l'administration qui fut révoqué et resta longtemps sans ressources, petit-fils d'un caïd de montagne, le jeune Abdelmalek connut une enfance difficile, quoique non misérable: il fréquenta l'école de son village, ce qui dans l'Algérie coloniale était déjà un privilège, et ses bons résultats scolaires, sanctionnés par son succès au CEP, lui valurent d'être admis au collège moderne de Bougie. Il y fut tantôt interne, quand ses parents avaient les moyens de payer la pension, et tantôt hébergé par des cousins établis à Bougie. En 1952, il fut admis au concours d'entrée à l'école normale d'instituteurs de la Bouzareah. Bachelier en 1955, il fut nommé instituteur dans une école du quartier Bab el-Oued et titularisé en 1957.

Il n'était pas facile d'avoir vingt ans à Alger en ce temps-là. Atteint de tuberculose, le jeune instituteur bénéficia bientôt d'un long congé de maladie dont il sut faire bon usage en s'inscrivant à la faculté. Il obtint le certificat d'études littéraires générales (propédeutique) en 1958. La licence de sociologie, tout juste créée, n'existant pas encore à Alger, il opta pour la psychologie (il obtint sa licence en octobre 1960), Il bénéficia de l'enseignement de maîtres qui se nommaient Emile Dermenghem (islamologie), Alexandre Matheron (philosophie), Clémence Ramnoux (morale et sociologie). À la bibliothèque, il lui arriva de croiser Germaine Tillion, Louis Massignon. Mais sa rencontre en 1958 avec le jeune assistant Pierre Bourdieu (de trois ans son aîné) allait changer le cours de son existence. De solides liens d'amitié se tissèrent très tôt entre ces deux jeunes hommes, l'un et l'autre issus de milieux modestes. Ensemble, ils mirent sur pied un comité étudiant laïc et démocratique (CEALD) opposé aux ultras et assez proche de l'UDMA de Ferhat Abbas. Ensemble également, ils participèrent à divers travaux de recherche notamment en vue du recensement de la population et aussi à des enquêtes de sociologie kabyle effectuées dans le cadre du Plan de Constantine. Sayad avait alors obtenu son détachement à l'ARDES (association pour la recherche en démographie, économie et sociologie), filiale de l'INSEE. Bourdieu et lui-même travaillèrent en particulier sur les populations rurales *regroupées* (plus de deux millions d'individus). C'est ainsi que les auteurs peuvent effectivement parler de découverte de la sociologie en temps de guerre.





Académie des sciences d'outre-mer

Au printemps 1960, Sayad avait publié, dans le n° 7 de la revue *Etudes Méditerranéennes*, son premier article sur Les libéraux, un pont jeté entre les deux communautés. Il dénonçait la juxtaposition en Algérie de *deux mondes étanches à toute interpénétration, incompatibles même, entre lesquels n'est concevable aucune préoccupation* (commune).

Dès avant le putsch des généraux (21 avril 1961) la vie à Alger, qui n'avait jamais été agréable pour Sayad, lui était alors devenue un enfer. Il lui fallait vivre dans une semi-clandestinité. Plus heureux que son ami Moulah Hennine, que Mouloud Feraoun, Max Marchand et tant d'autres, il parvint à échapper aux balles de l'OAS.

À la rentrée 1961, Bourdieu, nommé assistant de sociologie à l'université de Lille, quitta l'Algérie, et Sayad s'inscrivit en thèse à la Sorbonne sous la direction de Raymond Aron auquel il avait été recommandé par son ami. Il envisageait un traité sur les interférences du français et de l'arabe dans le parler populaire algérien. Par la suite, des divergences l'opposèrent à Aron et cette thèse ne vit pas le jour. Comme à beaucoup d'intellectuels qui s'étaient bercés de chimères, l'indépendance ne lui apporta que des déceptions. L'ARDES ayant cessé d'exister, il perdit son emploi et il aurait refusé une chaire à l'université d'Alger, ce qui nous semble douteux. Dans le hourvari des premiers temps de l'indépendance, Alger était toujours un enfer. Malade, atteint de tuberculose et de diabète, ayant vu mourir son père en février 1963, (il émit l'hypothèse d'un suicide), il quitta l'Algérie quelques mois plus tard et se fixa à Paris à l'invitation de Bourdieu.

Sur le pavé de Paris, il connut la condition d'immigré et celle de chômeur intellectuel, vivant chichement de vacations à l'IFOP, au CREDOC, et de petits travaux administratifs qu'il devait à la sympathie de Bourdieu. (C'est probablement à ce moment là que nous l'avons rencontré dans une crêperie du Quartier Mabillon). En 1964, sa candidature au CNRS fut rejetée : il n'était pas docteur de 3^e cycle bien qu'il eût publié la même année Le déracinement : la crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie, ouvrage écrit en collaboration avec Bourdieu. Découragé, il songeait à abandonner ses travaux de recherche mais Bourdieu lui procura un emploi de collaborateur technique. C'est alors (1965) qu'il connut Rebecca Jolivet qu'il devait épouser en 1971. Il se consacra dès lors à la sociologie de l'immigration, thème sur lequel il a laissé un bon nombre d'articles. Il fut finalement recruté comme chargé de recherches au CNRS en 1977 et sera promu directeur de recherches en 1990. Il avait inscrit en 1976 un nouveau sujet de thèse sous la direction de Bourdieu, (en sociologie des migrations) mais pas plus que la précédente, cette thèse ne sortit des limbes. Il anima un temps un séminaire sur le même thème à l'EHESS.

Décédé en 1998, à la veille de la retraite, Abdelmalek Sayad fut inhumé dans le village morvandiau de son épouse, où il s'était établi en 1986. Sa veuve a fait don de ses papiers personnels (fonds Sayad) à la cité nationale de l'immigration.

Christian de Montlibert, président de l'association des amis d'Abdelmalek Sayad, a organisé sous le titre Ici et Là-bas une exposition sur l'immigration (et sur l'itinéraire de Sayad) en dix affiches dont il donne un commentaire détaillé pp.129-165.

Qu'il nous soit permis de relever quelques inexactitudes mineures : nous lisons p. 11 que dans l'Algérie coloniale, les indigènes ne pouvaient accéder au grade d'officier dans l'armée: il y avait des officiers musulmans depuis longtemps (au moins depuis le Second Empire). On nous dit p. 24 que l'Algérie était peuplée en 1954 de huit millions d'Arabo-Berbères pour un million de Français et



Académie des sciences d'outre-mer

d'Européens *autrement dit de migrants et de descendants de migrants*. En fait dans ce million de prétendus Européens, il y avait près de 150.000 Juifs qui n'étaient ni migrants ni descendants de migrants, ni même européens: il s'agissait de Berbères de confession israélite.

P. 36 peut-on honnêtement qualifier l'École Normale d'instituteurs d'Alger (à La Bouzareah) de *prestigieuse institution* ? Les écoles normales départementales étaient des établissements très honorables assurément, mais peut-on parler de prestige ? On a peine à croire (p. 118) qu'au printemps 1962, les Européens d'Algérie étaient de 800.000 à plus d'un million à vouloir rejoindre la France. Les *Européens* d'Algérie (israélites compris) étaient 1.026.000 selon le recensement de 1954. (dont il faut déduire un certain nombre de militaires en garnison et de fonctionnaires affectés pour un temps, Français en Algérie, mais non Français d'Algérie). Leur effectif avait certainement beaucoup déchu huit ans plus tard. Certains envisageaient de rester en Algérie (Ils y étaient encore près de 200.000 en janvier 1963) d'autres songeaient à gagner d'autres pays que la France (Espagne, voire Israël), Il n'y eut probablement pas plus de 600.000 retours dans l'été 1962. (Se reporter aux évaluations de Bruno Etienne).

Une biographie et une bibliographie détaillée des œuvres de Sayad complètent heureusement cet ouvrage.

L'histoire de cette vie étrange appelle bien des interrogations. On comprend mal que l'Institut du Monde Arabe ait été choisi par Bourdieu pour rendre hommage à un intellectuel berbérophone qui n'a jamais revendiqué son arabité (la dimension arabo-islamique de la société algérienne est à peu près complètement absente de cet ouvrage). On retiendra d'autres considérations pertinentes, notamment p. 66. Les Algériens s'étaient révoltés contre un système qui leur refusait leur dignité. A la base de beaucoup de guerres on trouve une humiliation. C'est une cause de conflit plus importante que toutes les considérations chiffrées sur le pouvoir d'achat des ménages. On a voulu voir en lui un Socrate algérien: un incompris certes, et en tout cas une vie éclatée, celle d'un intellectuel déraciné, qui ne fut chez lui ni à Alger ni à Paris, ni probablement dans la Nièvre. Mais peut-être Sayad pensait-il comme Rousseau que le pays des chimères est le seul en ce monde qui soit digne d'être habité...

Jean Martin